

La question des journaux intimes

I. Table ronde

Lise Gauvin

Volume 22, numéro 3, hiver 1986

La littérature et les médias

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036904ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036904ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauvin, L. (1986). La question des journaux intimes : i. Table ronde. *Études françaises*, 22(3), 101–109. <https://doi.org/10.7202/036904ar>

La question des journaux intimes

LISE GAUVIN

Parmi les nouvelles modalités du pacte qui lie la littérature aux médias, se trouve le journal intime. Paradoxe, ambiguïté du *je* qui choisit de se dire sur la place publique. Il serait facile de conclure à l'exhibitionnisme des uns, au voyeurisme des autres. Ne sommes-nous pas plutôt confrontés, à travers l'expression de l'intime, à ce qui se situe au cœur même de l'expression littéraire, variations plus ou moins déguisées autour d'un *je*, et de la recherche médiatique, dans la mesure où celle-ci ne se justifie que par ses constants effets de réel, par l'artifice d'une représentation de la «vraie vie»? Mais qu'entend-on par journal intime? Est-ce qu'en le destinant à tel ou tel mode de diffusion, on n'en transforme pas profondément la perspective, la fonction? Quelles modifications entraîne le passage d'une situation de discours à une autre? Quelles contraintes sont liées au médium choisi? Peut-on parler d'un type d'écriture radiophonique, cinématographique? Pour en discuter, nous avons réuni trois expérimentateurs de la forme en question : Jean-Guy Pilon, créateur de la série radiodiffusée sur les ondes de Radio-Canada de 1982 à 1984, réalisateur et écrivain, Nicole Brossard, écrivaine et participante de la série, et Marilú Mallet, cinéaste et écrivaine, auteure d'un film intitulé *Journal inachevé*. Suit une lecture/analyse de quelques-uns des journaux écrits pour la radio.

I. TABLE RONDE

Lise Gauvin : Qu'est-ce que cela signifie pour vous, au départ, un journal intime?

Nicole Brossard : Je n'ai jamais vraiment utilisé le journal intime. J'emploie le verbe *utiliser* parce que pour moi la principale fonction du journal intime serait autodialogique, une manière de faire entendre raison. Tout ce que j'ai écrit d'autobiographique, je l'ai écrit pour la radio, c'est-à-dire en tenant compte d'une certaine linéarité pouvant permettre une compréhension immédiate. Dès qu'on entre dans le domaine autobiographique, on passe nécessairement par la narration. Pour moi, cela pose la question de mon rapport au romanesque. Quand je dis que pour moi l'expression *journal intime* ne veut rien dire, c'est peut-être parce que je ne veux rien dire d'autre que ce que je dis dans mes écrits. Ce que j'écris vient de ce qu'il y a de plus intime en moi, mais mon écriture n'est pas intimiste. Je n'écris pas autour de ce qui m'est familier, déjà connu, déjà arrivé. J'écris à partir de la part intime qui en moi travaille sa forme inédite.

Jean-Guy Pilon : J'ai entendu beaucoup de commentaires sur le mot *intime* de la part des auteurs qui ont collaboré aux quatre séries d'émissions. Le mot *intime* a souvent été remis en question. On l'a employé peut-être parce que c'était plus commode. Il décrivait plus rapidement ce qu'on espérait que ces émissions-là comportent. Mais on voulait quand même ne pas donner de définitions trop précises et laisser à chacun la plus entière liberté. Une fois qu'on avait dit ce qu'on attendait, il n'y avait aucune contrainte.

Lise Gauvin : Et vous attendiez quoi ?

Jean-Guy Pilon : Une série de réflexions sur les êtres, les choses et les événements, des émotions, le regard de l'écrivain sur tout ce qui l'entoure. Je pense que c'est une forme de réflexion qui est simple mais pleine de pièges. Pour la radio en tout cas, c'est quelque chose d'étonnant comme pouvoir de communication du texte à l'auditeur. Cela a donné lieu aussi à des révélations. Je me souviens d'une personne en particulier qui avait l'impression de n'avoir rien dit d'elle-même dans son journal, et qui a écouté les cinq émissions à la suite, à la fin de l'été : elle était absolument effrayée par tout ce qu'elle avait révélé, tout ce qu'elle avait dit sans s'en rendre compte, en passant par des petites choses, des banalités.

Lise Gauvin : Lorsqu'on est cinéaste, est-ce que la notion de journal intime prend une signification particulière ?

Marilú Mallet : J'ai adopté comme parti pris que le journal intime est un genre, disons, marginal, une tentative de rendre certains états d'âme, une façon non analytique de regarder la vie quotidienne. Un genre inachevé, un brouillon. Le journal intime a été, avec les lettres, une des premières formes privilégiées d'expression féminine. J'ai décidé de l'adapter au cinéma. J'ai décidé de m'impliquer de la même façon que les écrivaines s'impliquaient, notaient. La différence, c'est que les journaux intimes ont été publiés après, comme une espèce de carnets de notes. Au cinéma, j'ai voulu tenter l'expérience sans trop me soucier

du public. J'ai voulu faire une transposition du genre journal intime, qui constitue une réflexion sur ce mode. Pour moi, le plus simple c'était donc de montrer des images, montrer le quotidien avec une caméra. Mais je me suis aperçu que ce n'était pas intéressant d'entendre une voix off qui raconte. Il fallait voir un personnage, il fallait que je sois en image. Puis, je me suis rendu compte que le personnage timide que j'étais n'était pas suffisant. Il fallait inventer un drame. Inventer des mises en situation. C'était un travail de dédoublement. J'essayais en même temps de conserver un certain climat d'intimité qu'a le journal de vie. Depuis quelques temps, les gens communiquent leur vie privée à travers une bande enregistrée avec le cri du premier enfant, ou les photos de la maison où l'on habite, un appel téléphonique, des bandes vidéo. Le contenu des messages paraît sans importance. Les personnes croient toujours parler de l'essentiel. Il s'agissait de reprendre cette nouvelle forme de communication et de faire une réflexion sur ce mode.

Lise Gauvin : Cette sorte de dédoublement entre le je qui parle et le je qui est montré, est-ce lié au fait d'utiliser le cinéma ?

Marilú Mallet : Sûrement. Disons que j'aurais aimé avoir des acteurs mais, comme c'était une recherche personnelle, je n'avais pas assez d'argent. Il fallait que ce soit moi. Et puis il y a eu en effet un engagement que j'ai été amenée à assumer à travers beaucoup de contradictions. La première contradiction est due au fait que je viens d'un pays sous-développé, un pays colonisé, catholique, d'une culture extrêmement répressive, où l'on ne parle pas de soi. Ainsi j'avais choisi un genre qui ne correspondait pas à moi vraiment. Il fallait que le je, ou en tout cas que cette contradiction, fasse partie du film.

Lise Gauvin : Est-ce que le paradoxe n'est pas aussi grand lorsqu'on s'adresse à la radio ? Vous semblez dire, Nicole, qu'il n'y a pas vraiment paradoxe puisque le livre joue toujours sur l'ambiguïté de l'intime et du public.

Nicole Brossard : Chaque fois que j'ai eu à écrire des émissions autobiographiques pour la radio, j'ai accepté parce que je voyais cela comme un défi que je me lançais à moi-même. Voyons voir si je peux parler de ce que je suis, de ma petite enfance, du quartier que j'habitais. Voyons si je peux vraiment parler de moi et voyons comment je peux raconter tout ça. Intimité et narration sont pour moi étroitement reliées. Qui suis-je dans l'intimité et qui suis-je dans la narration ? Par contre, je dirais que c'est un défi qui se referme bien vite sur l'écrivaine, parce que l'obsession fondamentale qui est au cœur de mon intimité, c'est l'écriture. La même obsession recouvre à peu près toute ma parole ou en tout cas accompagne mes propos intimes.

Jean-Guy Pilon : J'aimerais préciser qu'à l'origine de notre projet, il s'agissait d'inciter les écrivains à faire ce journal intime.

Lise Gauvin : Pourquoi ?

Jean-Guy Pilon : Parce que c'était un genre assez peu pratiqué ici. Aussi parce que le journal intime est éminemment radiophonique, même s'il semble antiradiophonique à première vue. Éminemment radiophonique parce que c'est l'auteur qui dit je, j'étais là, j'ai fait ceci, je crois ceci. On n'a pas voulu que ce soit les auteurs qui lisent leur texte, mais plutôt des comédiens pour que l'auditeur ne soit distrait en aucune façon par les difficultés que parfois certains auteurs peuvent avoir à lire. Est-ce encore intime du fait qu'un comédien lise le texte, donc soit le porte-parole de l'auteur ? Cela nous permettait quand même de faire des séries d'émissions très variées parce que chaque auteur a sa façon d'écrire et sa façon de décrire son expérience personnelle.

Lise Gauvin : Vous avez parlé tout à l'heure du pouvoir de communication très particulier du texte à l'auditeur. Est-ce que vous avez senti cette présence possible de l'auditeur dans le texte ? Est-ce que vous avez perçu un profil de l'auditeur ?

Jean-Guy Pilon : Je pense que les auteurs en tenaient évidemment compte. On ne demandait pas d'inventer une écriture radiophonique mais ils sentaient bien que cela passait par la radio, qu'il y avait des contraintes, des exigences. Je crois qu'ils étaient très conscients du fait de s'adresser à un auditeur et que c'est cet auditeur qu'ils essayaient d'intéresser.

Nicole Brossard : Dès qu'on pense journal intime radiophonique, c'est-à-dire destiné à une écoute publique, il me semble que la notion d'inachevé dont parlait Marilú se modifie. On peut à la rigueur mimer l'inachevé d'un texte, à la manière par exemple d'un documentaire fictif.

Jean-Guy Pilon : Elle m'intéressait, cette notion d'inachevé, parce que le journal intime peut donner lieu ensuite à divers autres travaux. Inachevé, il constitue aussi une espèce de réservoir pour un écrivain.

Lise Gauvin : Mais personne, à la radio, n'en a fait une véritable fiction. L'expérience de Marilú est différente. Elle a été obligée, tout en gardant l'aspect événementiel du journal, d'en faire une sorte de trame romancée.

Marilú Mallet : Je travaillais avec un autre médium et ce médium utilise l'image. Je ne travaillais pas d'abord avec des paroles, mais avec des personnages, des sensations, en tout cas une histoire. Même si je ne voulais pas le faire, il a fallu que j'arrive quelque part où je donne une sensation. Au cinéma, il y a une tradition d'identification avec le personnage qui est devant soi. À partir du moment que j'étais devant la caméra, il fallait que je me dévoile un peu plus. Mais comment me dévoiler alors que je ne suis pas comédienne ? J'ai dû me dévoiler avec le non-dévoilement, le non-dit. Tout à coup je me voyais comme j'étais. Il fallait qu'avec ce personnage que je voyais dans le film, je fouille dans mes propres souvenirs, dans mon propre passé, que j'invente un drame, que je fasse une catharsis. C'était difficile parce que c'était moi

tout en étant elle. C'était moi à un moment donné, au moment du tournage. J'ai voulu recréer les sensations de cette année que je vivais, les comprimer dans le temps.

Lise Gauvin : Mais le fait de dire *je* vous empêchait d'aller vers le documentaire ?

Marilú Mallet : Le documentaire, pour moi, n'existe pas. Dès qu'il y a une sélection, il y a une structure narrative. Dans le documentaire, en général on utilise une structure narrative réaliste de type journalistique. Mon journal filmé était une forme de fiction dans le documentaire, mais beaucoup plus proche de la fiction.

Nicole Brossard : Je pourrais dire aussi qu'il y a une part de fiction dans mon journal intime. Il y a des pages qui ont été écrites de la même manière que je les aurais écrites dans une œuvre de fiction, c'est-à-dire en imaginant des scènes, des gestes, des émotions.

Lise Gauvin : D'ailleurs l'une de vos premières phrases n'est-elle pas : «Je cherche à éviter le quotidien?» Est-ce que vous n'avez pas été amenée à privilégier des moments exceptionnels ?

Nicole Brossard : Le quotidien est par définition banal. C'est par notre disponibilité sensorielle, émotionnelle et intellectuelle que nous pouvons le ressentir d'une manière exaltante. Parfois on dit que la poésie est dans la rue. La poésie n'est pas dans la rue. Elle est dans les yeux des gens qui regardent dans la rue et qui transposent, comparent, inversent ce qui s'offre à leur regard. C'est la même chose pour le quotidien. Ce que je privilégie c'est l'émotion, l'effet de l'émotion. J'aime le quotidien, c'est comme une matière brute. Selon l'énergie dont on dispose, on le subit ou on le transforme pour qu'il devienne matière à plaisir, matière à connaissance.

Lise Gauvin : Avez-vous modifié le journal au moment de la publication en livre ?

Nicole Brossard : J'ai travaillé toute une série d'éléments qui renvoyaient au livre et à l'écriture : préface, citations, poèmes. Pour la publication, j'ai fait en sorte qu'on puisse lire et non pas seulement «être à l'écoute». Je n'ai pas changé le texte, je l'ai tout simplement encadré.

Lise Gauvin : Ce que j'ai remarqué pour ma part, c'est qu'il y a beaucoup de réflexion sur l'écriture et sur le journal intime lui-même dans les textes que j'ai lus. On réagit à la contrainte puis on s'applique à la constitution de l'écrivain comme personnage. Je tâcherai de préciser cela plus tard.

Nicole Brossard : Il faut parler aussi de cette contrainte qui consiste à retenir certains jugements, certaines anecdotes sur le milieu, sur les auteur(e)s.

Jean-Guy Pilon : Il y a des accommodements, c'est entendu.

Lise Gauvin : Est-ce que cela ne devient pas alors un journal intellectuel, ou parfois un journal de voyage ?

Jean-Guy Pilon : Plusieurs de ces journaux intimes ont été en effet des journaux de voyage. Ou une évocation de souvenirs. Ceux-ci ont pris une grande importance dans les textes radiodiffusés.

Lise Gauvin : N'est-ce pas lié à la nécessité de constituer un portrait total de l'écrivain ? Le journal intime, lorsqu'il est donné à la radio dans une situation d'écoute privilégiée, ne devient-il pas davantage une sorte d'autobiographie, soit un peu plus qu'un journal, qu'une portion de réel, mais plutôt une présentation globale, un portrait en pied fait à partir d'une antériorité ?

Nicole Brossard : Oui, effectivement. Je serais assez d'accord avec cela. Il y a une tentation plus autobiographique qu'intimiste.

Lise Gauvin : Est-ce que vous n'avez pas été amenée aussi, dans votre film, Marilú, à faire intervenir le passé ?

Marilú Mallet : Jusqu'à un certain point. Je constate en tout cas une revalorisation du journal intime en ce moment. Dans cette culture transnationale, qui normalise les gens et les fait vivre des vies semblables, il y a un désir de spécificité et un retour à l'autobiographie. Ma vie, mes souvenirs, moi sont devenus importants.

Lise Gauvin : Ne disiez-vous pas au début que c'était plutôt une forme d'écriture féminine ?

Marilú Mallet : Oui, et un genre marginal. Mais on constate une tendance de plus en plus poussée à la marginalisation. Quand mon journal inachevé a été rendu public, beaucoup de gens m'ont dit qu'ils avaient vécu la même chose.

Nicole Brossard : Pour les femmes, il est certain que le fait d'avoir eu accès aux pensées intimes d'autres femmes à travers le journal, l'autobiographie ou la correspondance a été une ouverture extraordinaire. Il est certain aussi que cette écriture qui a longtemps été marginalisée est en train de devenir la littérature. Comme si la fiction ne pouvait plus tenir le coup devant la réalité.

Marilú Mallet : Mais en même temps, le vrai, il n'existe pas puisque c'est un artifice. C'est ça qui est particulier.

Nicole Brossard : Ce serait faux de penser que ce que je pourrais dire sur moi serait plus vrai que ce que j'aurais écrit dans tous mes textes. Ceux-ci sont peut-être plus vrais que tout ce que je pourrais raconter.

Marilú Mallet : Dans le *Journal inachevé*, j'ai plus travaillé l'artifice du vrai parce que j'étais impliquée comme personnage en image. Je suis arrivée à mélanger plusieurs réalités.

Nicole Brossard : C'est très intéressant parce que aujourd'hui il me semble que ce n'est pas tellement l'écrivain(e) dans son rapport à l'art que l'on veut connaître, mais l'écrivain(e) dans son personnage.

Marilú Mallet : Il y a un besoin aussi de reconnaître les points en commun. De la familiarité, on passe au modèle de comportement.

Nicole Brossard : Comportement du personnage fictif ou comportement de l'écrivain(e)-personnage ? En fait, on peut se demander si le personnage fictif est encore viable.

Lise Gauvin : Vous écrivez que le journal est «une forme d'écriture qui exige trop de moi et pas assez de ce que je suis». Est-ce que vous reliez cette forme à l'écriture féminine ? Du moins historiquement ?

Nicole Brossard : Lorsque je dis «moi», je me sens banale, ordinaire, quotidienne. Lorsque je dis «ce que je suis», je pense à ma façon d'être en relation avec la réalité, avec l'univers. En fait, «moi» est statique alors que «je suis» signifie mouvement, transformation, désir, élan. Maintenant, en ce qui concerne le journal intime, il est certain que c'est là une réponse à l'enfermement, à la censure sociale. En ce sens, le journal intime a été un moyen d'expression privilégié pour les femmes. Paradoxalement, on pourrait dire que la popularité actuelle des textes autobiographiques relève d'une volonté de marquer sa différence dans un monde certes «ouvert», mais ouvert sur l'indifférence. Il faut alors revenir à soi comme à une matière première. En ce sens, je dirais qu'il y a dans l'écriture contemporaine une posture féminine.

Lise Gauvin : Que vous refusez jusqu'à un certain point ?

Nicole Brossard : Ce n'est pas tant que je refuse ce recours à l'autobiographique mais, dans la mesure où l'autobiographique renvoie à la prose narrative, je m'y sens inconfortable. Pour moi, c'est véritablement un enjeu littéraire. Sans doute peut-on dire aussi que tout enjeu littéraire est existentiel.

Lise Gauvin : Quelles seraient d'après vous, Jean-Guy Pilon, qui avez écouté l'ensemble de cette série, et beaucoup d'autres, les marques de l'écriture-radio ?

Jean-Guy Pilon : Pas de notes en bas de pages, pas de développements trop longs. Une fragmentation inévitable. Il est difficile de définir l'écriture radiophonique. Elle est multiple. Il y a certaines écritures dans la dramatique et d'autres ailleurs. Il est faux de penser que l'écriture radiophonique ne doit être que dialogue, par exemple. Elle est toutes sortes de choses. Elle est évocation. Elle est composée d'images. Il faut que cela soit large et ouvert.

Lise Gauvin : Par rapport au journal, où se situe la lettre ? Est-ce que votre idée de base, Marilú Mallet, n'était pas de faire un film à partir de lettres ?

Marilú Mallet : Les journaux de vie sont une série de lettres à soi-même. Au début, quand je voulais transposer le genre de la

correspondance au cinéma, ce qui me plaisait dans les lettres, c'était le suspense, le côté dramatique créé par l'attente de la réponse. Il y a aussi le fait que les passages de la lettre qui nous intéressent, on les lit une fois, puis une autre fois, puis encore. On s'attache à un fragment, qui peut devenir plus obsessionnel. On le raccroche à d'autres souvenirs. On choisit ensuite de répondre à ce fragment. Je trouvais cela très intéressant.

Lise Gauvin : À cause de l'activité de lecture que cela implique ?

Marilú Mallet : De la répétition, de la lecture, de la fragmentation du texte.

Nicole Brossard : La lettre, c'est aussi un rapport d'adresse dans les deux sens. C'est-à-dire je te choisis pour te parler mais aussi je veux être habile dans ce que je vais t'adresser. Il y a un effet de stimulation et aussi de dépassement.

Marilú Mallet : Je crois cependant qu'il est plus facile de rendre une correspondance publique par le livre que par le film. Ma première idée était de faire une correspondance filmée. Disons que j'avais une correspondance filmée avec une amie cinéaste, et c'était étrange. C'était difficile d'intégrer deux sensibilités en images. On voulait rester avec l'une d'elles. On ne voulait pas les deux. On voulait garder le même temps narratif. Ou rester dans l'univers d'un seul poète.

Lise Gauvin : Est-ce que cela voudrait dire que l'écriture du livre serait plus apte à rendre une multitude de voix, de points de vue ?

Marilú Mallet : Plus apte au baroque. Et justement, le roman, c'est cela.

Lise Gauvin : Tandis que le cinéma suppose une plus grande univocité ?

Marilú Mallet : Peut-être aussi quelque chose de plus primaire, de plus immédiat, plus près de la poésie, de la musique.

Nicole Brossard : Quand l'image est devant nous, elle est là, immédiate. On peut y trouver plusieurs sens, mais au départ, on lui suppose un premier niveau de lecture d'une très grande évidence. Elle passe vite, alors qu'avec la lettre, toutes les manipulations sont possibles, comme avec le livre.

Marilú Mallet : Ce qui est fascinant, c'est de prendre certains genres d'un médium et de les transposer dans un autre.

Nicole Brossard : Vous parliez dans votre présentation, Lise, d'une nouvelle mixité. Je pense que l'œuvre de fiction est aujourd'hui un peu partout, aussi bien dans la publicité que dans certains reportages de Nathalie Petrowski. Cette écriture relève tout à fait d'une écriture romanesque. La même chose pour certaines chroniques de Foglia.

Lise Gauvin : On assiste à un décloisonnement des genres...

Nicole Brossard : Absolument. Et c'est pour cela qu'on peut s'interroger à nouveau, comme j'imagine que beaucoup d'écrivains l'ont fait à toutes les époques, sur ce qu'est la littérature...